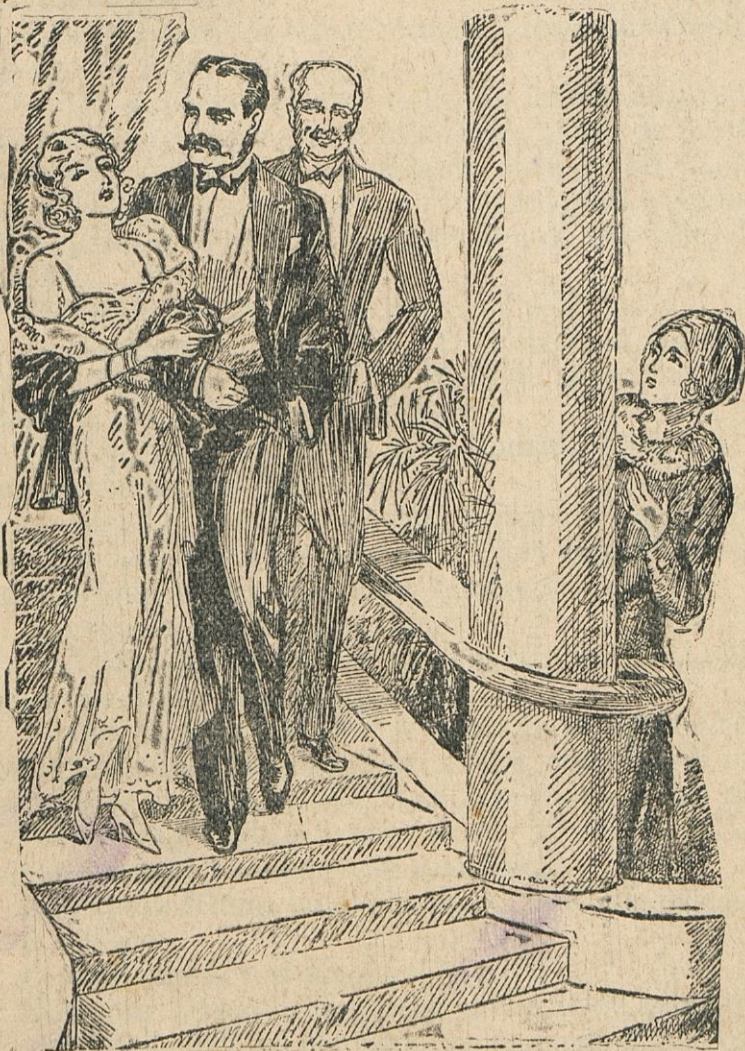




*Clara éprouva une telle émotion qu'elle dut
s'appuyer contre l'une des colonnes. (P. 2533.)*

C. I.

LIVRAISON 317

que cet homme n'est pas autre chose qu'un vulgaire bandit, n'est-ce pas ?

Mais la généreuse créature tenta encore de défendre celui qu'elle avait tant aimé.

— Oh, papa ! s'exclama-t-elle, les larmes aux yeux. Si tu avais vu la lettre qu'il m'a écrite avant de partir, je suis sûre de ce que tu aurais eu pitié de lui !... Au fond, s'il a agi de cette façon, c'est parce qu'il craignait de m'exposer à de nouveaux ennuis et à de nouvelles déceptions...

Monsieur Donati eut un geste de colère.

— Comment ! s'écria-t-il. Tu t'obstines encore à défendre une telle canaille ?... Mais tu dois être complètement folle, ma pauvre Clara !

— Non, papa !... Et je le défendrai toujours !... C'est mon devoir d'épouse !

— Eh bien, Clara, sache que, justement hier, je l'ai rencontré dans la rue, se promenant fort tranquillement avec une jolie et élégante jeune femme !

A ces mots, la comtesse pâlit.

— Vraiment ?... Tu l'as vu avec une femme ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Oui !... Et j'étais sur le point de m'élancer vers lui et de lui casser ma canne sur le dos, comme il le mérite, mais je me suis retenu, bien à contre-cœur, au moment même où j'allais le rejoindre, car je craignais d'exposer notre nom à un nouveau scandale...

La pauvre femme baissa la tête et continua de pleurer en silence.

Comme elle devait souffrir !

Monsieur Donati s'approcha d'elle et se mit à lui caresser doucement les cheveux, murmurant d'une voix tremblante d'émotion :

— Reprends courage, Clara !... Oublie cet homme et remercie Dieu de t'avoir donné, avant qu'il soit trop

tard pour refaire ta vie, d'aussi nombreuses preuves de son indignité... Nous allons retourner à Paris où tes enfants t'attendent...

— Oui, papa, gémit la pauvre femme avec résignation. Quand partirons-nous ?

— Demain matin, répondit l'industriel. Maintenant, va dans ta chambre et tâche de te reposer un peu. Moi, je vais sortir et je serai de retour dans deux heures...

La comtesse se retira dans sa chambre et se jeta toute habillée sur le lit.

Elle aurait voulu dormir pour oublier ses chagrins, mais elle était trop agitée par toute espèce de pensées qui tourbillonnaient sans trêve dans son esprit et elle ne parvenait point à trouver le sommeil.

Elle souffrait d'indicibles tortures en songeant aux paroles que son père venait de prononcer.

Et pourtant, elle n'était pas encore entièrement convaincue de l'indignité de son époux!... Sa confiance en lui était, certes, fortement ébranlée, mais elle sentait bien qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à le condamner sans avoir eu une preuve absolue de sa culpabilité.

Elle aurait voulu être exactement fixée à ce sujet. Mais comment aurait-elle pu acquérir une certitude qui aurait définitivement délivré sa conscience de tout remords ?

Tout à coup, il lui vint une idée qui, d'abord vague, se précisa rapidement et ne tarda pas à se transformer en une inébranlable décision.

Elle savait dans quel hôtel habitait son mari. Pourquoi ne serait-elle pas allée le voir afin d'avoir avec lui une explication décisive ?

Ayant pris cette résolution, la comtesse n'hésita pas un instant de plus.

Dix minutes plus tard, elle sortait de l'hôtel et prenait place dans une voiture.



Juste à l'instant où Clara était sur le point de s'adresser au portier de l'hôtel, Esterhazy apparut au fond du vestibule en compagnie d'une jeune femme très élégante qui s'appuyait à son bras. Un monsieur d'un certain âge, d'aspect extrêmement distingué, les suivait.

Clara éprouva une telle émotion qu'elle dut s'appuyer un moment contre l'une des deux colonnes de marbre que encadraient une porte. Les yeux agrandis par l'angoisse et le désespoir, elle vit passer devant elle les trois personnes qui ne remarquèrent même pas sa présence.

Mais, quand ils se furent installés à une table du restaurant, la comtesse s'avança résolument vers son mari et lui tendit la main.

— Bonsoir, Ferdinand ! lui dit-elle d'une voix douce.

Le prétendu diplomate tressaillit. Sa stupéfaction était tellement intense qu'il perdit, pour quelques instants, la remarquable présence d'esprit qui avait toujours été une de ses principales caractéristiques.

Ne sachant quoi répondre, il fixait sur son épouse un regard perplexe et gardait le silence.

— Pourquoi ne me présentes-tu pas à tes amis ? lui demanda Clara, sans même se rendre compte de ce qu'elle disait.

Finalement, Esterhazy trouva la force de sourire et il répondit :

— Certainement !... Pourquoi pas ?... C'est mon devoir !... Excuse-moi, mais je ne m'attendais pas du tout à te revoir à Londres...

— Je m'en doute ! répliqua la jeune femme avec une amère ironie.

Le traître passa une main sur son front où de nombreuses gouttelettes de sueur commençait à perler.

Quand à l'Américain et à sa fille, ils étaient demeurés comme figés d'étonnement, ne parvenant pas à comprendre à quoi rimait cette scène extraordinaire.

Enfin, le misérable se tourna vers eux et, d'une voix qui n'était pas très ferme, il leur dit :

— Veuillez me permettre de vous présenter.. ma sœur !

Puis, s'adressant de nouveau à Clara, il ajouta :

— Monsieur Elmwood et Mademoiselle Eddy Elmwood...

CHAPITRE CCCLX

A LA RECHERCHE D'AMY NABOT.

Dès qu'il fut arrivé à Paris, James Wells se rendit tout de suite au domicile de Picquart et l'ex-colonel le reçut avec une cordiale effusion.

— Je suis content de vous revoir, mon cher colonel ! lui dit l'explorateur.

— Il ne faut plus m'appeler colonel, mon cher Wells ! lui répondit Picquart avec un amer sourire. Je n'appartiens plus à l'armée et... je viens de sortir de prison !

— Je savais déjà que vous aviez été en prison, mais j'ignorais que vous aviez donné votre démission...

Encore une fois, Picquart eut un triste sourire et, passant vivement à un autre sujet, il demanda :

— Vous arrivez de Tunis ?

— Non... Je viens de Montreux...

— Ah ?... Et, depuis combien de temps avez-vous quitté l'Afrique ?

— Depuis trois mois... Je suis parti de Tunis avec Madame Amy Nabot...

— Vous avez donc finalement réussi à la délivrer des mains du Cheik Abd-el-Rahman ?

— Oui, mais ça n'a pas été facile, mon cher Picquart... Je vous raconterai tout...

— De toute façon, je vous remercie d'avoir tenu parole et d'avoir ramené cette femme à Paris...

James Wells eut un geste désolé.

— Malheureusement, je n'ai pas réussi à la ramener jusqu'à Paris, murmura-t-il avec un air mélancolique. Elle était avec moi à Montreux, mais elle est partie tout à coup... C'est précisément pour essayer de la retrouver que je suis venu à Paris...

Picquart le regarda avec un air étonné.

— Vous êtes venu pour essayer de la retrouver ? répéta-t-il.

— Oui, répondit l'explorateur avec un air un peu embarrassé. Il faut que je vous mette au courant d'une décision que j'ai prise il y a quelques temps, mon cher Picquart... Une décision très importante... J'ai l'intention d'épouser Amy Nabot...

— Vous !

— Oui... Le courage, l'énergie et la présence d'esprit de cette femme m'ont conquis tout autant que sa beauté... Et sans doute aurais-je déjà réussi à mettre mon projet à exécution si mes plans n'avaient été contrecarrés par un certain Dubois...

— Dubois ? répéta l'ex-colonel en fronçant les sourcils.

— Vous le connaissez aussi ?

— Je crois bien !... Cet homme appartenait également au service des informations secrètes et il était donc un collègue d'Amy Nabot...

— Eh bien, cet individu est le pire des misérables, reprit James Wells avec fureur. Figurez-vous qu'il s'est livré à une infâme tentative de chantage contre moi...

— Cela ne m'étonne pas... Il y a longtemps que je sais que Dubois est une canaille...

— Et c'est à la suite de cette tentative que cette malheureuse Amy Nabot a dû s'enfuir de Montreux... Je

crois qu'elle doit être venue à Paris pour s'occuper de l'affaire Dreyfus... J'ai aussi eu l'impression qu'elle devait être tourmentée par quelque pénible remords...

— Cela est fort possible, répondit Picquart. Je sais qu'elle a été l'ennemie mortelle d'Alfred Dreyfus...

— Oui... Mais maintenant, elle veut sans doute révéler quelque important secret qui pourrait contribuer à la réhabilitation de ce pauvre martyr...

— Je ne le crois pas, murmura l'ex-officier, parce que les juges ne tiendraient certainement aucun compte des déclarations de cette femme...

Et il se mit à raconter à l'explorateur les détails du procès d'Emile Zola.

— De toute façon, je suis bien décidé à faire tout mon possible pour retrouver Amy Nabot ! déclara James Wells après avoir écouté le récit de Picquart. Pourriez-vous me donner un conseil à ce sujet ?... Comment dois-je procéder ?

— Nous allons téléphoner au Bureau des Recherches et à la Section des Informations politiques... Peut-être pourra-t-on nous dire quelque chose...

Mais les deux conversations téléphoniques qui s'en suivirent demeurèrent inutiles.

— Et alors ?... Que faut-il faire ? interrogea l'explorateur avec une indicible anxiété.

Picquart réfléchit un moment, puis il répondit :

— Je vais faire encore une tentative...

Et, décrochant encore une fois le récepteur du téléphone, il se mit en communication avec un de ses amis qui était capitaine de l'Etat-Major.

Durant cette conversation, l'explorateur ne cessa de fixer sur l'ex-colonel un regard qui ressemblait à celui d'un halluciné.

Finalement, Picquart remit le récepteur du téléphone en place et s'exclama :

— Maintenant, je peux vous donner une indication sûre, mon cher Wells...

— Vraiment ?

— Oui... Amy Nabot est venue à l'Etat-Major il y a deux jours...

— Ah !

Et l'explorateur laissa échapper un profond soupir de soulagement. A présent, il pouvait tout au moins être certain de ce que celle qu'il aimait se trouvait à Paris.

— Est-ce qu'on ne vous a pas dit où l'on pourrait la trouver ?

— Non... Mais je connais l'adresse de toutes les maisons meublées où Amy Nabot a logé durant son service aux Informations secrètes...

— Et, vous croyez que nous arriverons à la retrouver de cette façon ?

— Il est assez probable qu'elle sera retournée dans une de ces maisons, répondit Picquart en feuilletant les pages d'un petit carnet qu'il venait de prendre dans un tiroir.

— Merci beaucoup de votre extrême obligeance, mon cher ami !

— De rien du tout, Monsieur Wells !... Vous avez tant fait pour moi qu'il est bien naturel que je me mette, à mon tour, entièrement à votre disposition... Ah!... Voilà les adresses...

— Est-ce qu'il y en a beaucoup ?

— Cinq... Vous ne connaissez pas bien Paris, n'est-ce pas ?

— Non...

— Bien... Je vais vous accompagner...

CHAPITRE CCCLXI

UN PROJET INFAME.

Résolu à mettre à exécution le projet qui s'était présenté à son esprit, le colonel Henry se rendit à la pension de famille tenue par Madame Etienne, où Amy Nabot s'était logée.

— Madame Amy Nabot est malade et elle ne peut recevoir personne en ce moment, répondit la patronne après que le visiteur lui eut exprimé son désir.

— Très malade ?... Voilà qui est regrettable, dit l'officier. Mais, comme je suis un de ses amis intimes, je ne pense pas qu'il lui déplairait de me voir... Veuillez donc avoir l'amabilité de m'accompagner auprès d'elle...

— Cette dame a besoin de calme et de repos...

— Ne vous préoccupez pas de cela... Je ne la dérangerai pas... Je désire seulement la voir, affirma Henry.

Madame Etienne hésita encore un instant, puis elle dit :

— Bien... Venez avec moi...

Quelques instants plus tard, le colonel se trouvait au chevet du lit dans lequel était couchée l'aventurière.

Amy Nabot fixa sur lui le regard égaré de ses yeux scintillants de fièvre, sans manifester le moindre signe d'émotion ou d'étonnement.

— Elle ne vous reconnaît même pas ! chuchota la patronne de la pension à l'oreille du visiteur.

Un léger sourire apparut sur les lèvres d'Henry. Effectivement, Amy Nabot n'était plus en état de reconnaître personne. Elle devait être très gravement malade.

Une pensée diabolique traversa l'esprit de l'officier.

Ne pourrait-il pas profiter de cette circonstance pour...

— Allons-nous-en, Madame ! murmura-t-il en s'adressant à Madame Etienne. Je vous remercie...

Quand ils furent dans le corridor, Henry se tourna de nouveau vers Madame Etienne et reprit :

— Son état est vraiment navrant... Que dit le médecin ?

— J'ai l'impression que le médecin ne sait pas très bien lui-même de quoi il s'agit... En tout cas, il s'est abstenu jusqu'à présent de formuler un diagnostic précis...

— Est-ce qu'elle a toujours autant de fièvre que maintenant ?

— Oui... Et, vers le soir, elle est prise d'accès de délire...

— Et... qui la soigne ? interrogea le colonel en fixant un regard étrange sur le visage de Madame Etienne.

— Moi, répondit la patronne.

— Vous ?... Ceci ne me semble pas très prudent, Madame... Comment pouvez-vous assumer une responsabilité de ce genre ? A mon avis, Madame Amy Nabot devrait être transférée dans une maison de santé...

— Croyez-vous vraiment que ce soit nécessaire ?

— Certainement... Elle pourrait alors être soignée par des médecins plus compétents et elle pourrait se rétablir plus rapidement...

— Peut-être avez-vous raison, Monsieur... Mais comment voulez-vous que je la fasse transporter dans une maison de santé de ma propre autorité et sans son consentement?... Dans l'état où elle se trouve, elle est incapable de comprendre quoi que ce soit !

— Eh bien, je prends toute la responsabilité sur moi, dans l'intérêt de cette pauvre femme ! s'exclama le colonel avec une feinte émotion.

La patronne de la pension de famille réfléchit un moment, puis elle remarqua :

— Il y a encore un inconvénient : c'est qu'il ne me paraît pas du tout certain que Madame Amy Nabot ait les moyens de se faire soigner dans une clinique... Dans ces établissements, les frais sont généralement assez élevés, et...

— Je me charge de cela aussi ! interrompit l'officier avec un air magnanime. Ne vous inquiétez de rien, Madame... Et, comme je suppose que Madame Amy Nabot doit vous être redevable d'une certaine somme, je suis prêt à régler sa note...

— Effectivement, je vous avouerai que je me trouve un peu embarrassée à ce sujet, car mes affaires vont plutôt mal en ce moment et, à ce que j'ai cru comprendre, cette personne se trouve à peu près dénuée de moyens d'existence...

— Bien... Veuillez donc me donner sa note... Je vais vous la payer tout de suite...

Cinq minutes plus tard, Madame Etienne recevait des mains du colonel Henry le montant de ce qui lui était dû par Amy Nabot. Puis l'officier prit congé de la bonne dame et s'en fut après avoir promis de prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires pour faire transporter la malade dans une maison de santé.



Le même jour, le colonel Henry, habillé en civil, se présentait au directeur d'une clinique pour maladies mentales et nerveuses.

— Je suis l'ingénieur Lejeune, déclara-t-il, se présentant sous un faux nom.

Le médecin lui serra la main.

— En quoi puis-je vous être utile, Monsieur ? lui demanda-t-il.

— Je voudrais faire transporter ma sœur dans votre clinique, répondit l'officier. Elle est atteinte d'une grave infirmité qui me paraît être de caractère nerveux ou mental, comme vous pourrez en juger vous-même...

— Bien... Voulez-vous entrer dans mon bureau ?

— Merci...

— Avez-vous déjà fait examiner votre sœur par un autre médecin ? reprit le docteur, quand ils se furent assis dans le bureau.

— Non... Elle n'est arrivée à Paris que depuis peu de jours... J'ai préféré m'adresser tout de suite à vous, connaissant votre renommée de grand spécialiste...

— De quelle façon se manifeste le mal ?

— Par une fièvre constante et très élevée qui, vers le soir, produit un effet de pénible délire... Comme ma pauvre sœur vient de passer plusieurs mois en Tunisie, je suppose que le climat de ce pays doit avoir eu une influence néfaste sur son système nerveux...

— Cela est fort possible, en effet, répondit le médecin en hochant la tête.

— Puis-je la faire transporter ici ?

— Certainement... Je la tiendrai en observation

pendant quelque temps, puis je vous mettrai au courant de mon diagnostic...

Henry laissa échapper un profond soupir, comme s'il s'était trouvé délivré d'un grand poids. Si son projet réussissait, il n'aurait plus rien à craindre de la part d'Amy Nabot.

— J'espère que vous réussirez à sauver ma pauvre sœur ! dit-il après un court instant de réflexion. Durant son délire, elle s'imagine être une certaine Amy Nabot... une femme qui, si je ne me trompe, a joué un certain rôle dans l'affaire Dreyfus... Comme vous voyez, il pourrait bien s'agir d'une infirmité de caractère mental...

— Il se pourrait aussi que ce soit simplement une idée fixe, remarqua le docteur.

— Espérons-le !

— Donc, vous désirez que ce soit moi qui me charge de la soigner ?

— Je suis venu précisément pour vous en prier, docteur...

— Très bien... Quand pensez-vous pouvoir la faire amener ici ?

— Le plus tôt possible...

— Alors, donnez-moi l'adresse et je la ferai prendre demain matin par une voiture d'ambulance...

— Et... à combien se monteront les frais ?... Voulez-vous que je verse une certaine somme d'avance ?

— Pour cela, veuillez vous adresser au bureau d'inscription qui est au rez-de-chaussée, dit le médecin en se levant.

Henry lui serra la main et quitta le bureau.

Quelques instants après, un nouveau nom figurait sur le registre des malades de la clinique : Béatrice Lejeune.

Le lendemain matin, de très bonne heure, une voiture d'ambulance s'arrêta devant la porte d'entrée de

la pension de famille de Madame Etienne. Henry avait prévenu la patronne de la pension, mais il s'était bien gardé de lui dire que l'endroit où la malade allait être transportée était une clinique pour maladies mentales.

Le colonel était assez inquiet, craignant que, dans les bagages d'Amy Nabot, il puisse se trouver quelques papiers qui seraient de nature à faire découvrir sa véritable identité.

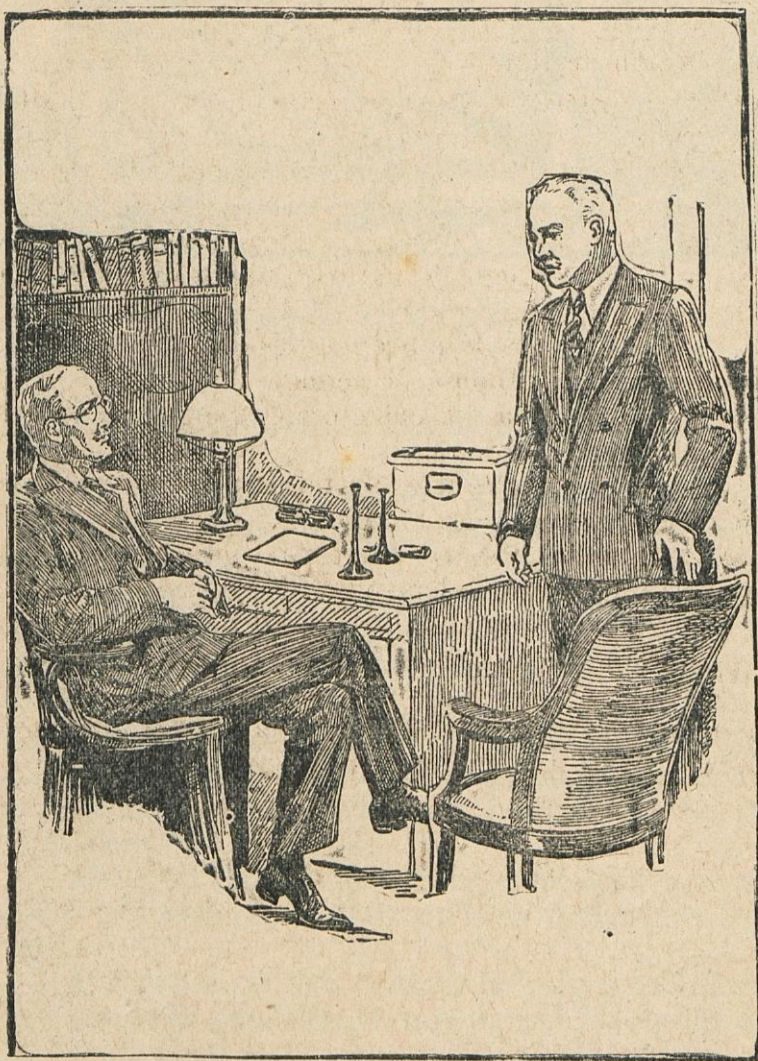
— Avez-vous déjà préparé les bagages de Madame ? demanda-t-il à Madame Etienne.

— Oui... Cela n'a pas été bien long car elle n'a que deux valises.

— Bien... Je vais les prendre et je les transporterai à la clinique avec ma voiture...

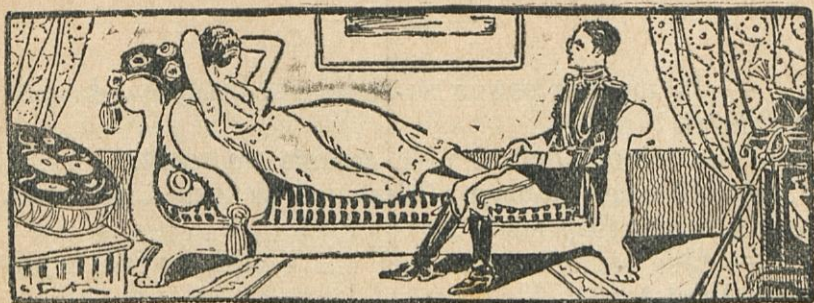
Ce disant, il se fit aider par une femme de chambre et se délivra également de ce souci. Maintenant, il pouvait être parfaitement tranquille, puisque les bagages de l'ancienne espionne se trouvaient entre ses mains.

Une demi-heure plus tard, l'aventurière fut transportée dans l'ambulance. Mais elle avait tellement de fièvre qu'elle ne s'aperçut de rien.



— Je suis l'ingénieur Lejeune..., dit-il.

(P. 2542.)



CHAPITRE CCCLXII

UNE SURPRISE PEU AGREABLE.

Fixant un regard étonné sur le pseudo-diplomate qui venait de lui présenter Clara comme sa sœur, Eddy Elmwood s'exclama :

— Vous ne m'aviez pas encore dit que vous aviez une sœur !... Comment cela se fait-il ?

Le misérable haussa les épaules et eut un sourire d'odieux cynisme.

— Il faut m'excuser, Eddy, répondit-il tranquillement. Ma sœur et moi, nous sommes en désaccord depuis assez longtemps... Vous comprenez, n'est-ce pas ?... De petits désaccords de famille...

Ce disant, il dirigea un regard impérieux vers sa femme, lui faisant comprendre qu'il ne voulait pas être démenti.

— Néanmoins, je suis content de ce que le hasard ait fait que je la rencontre, reprit-il, tout à fait sûr de soi, à présent. Il est certain que j'étais bien loin de m'attendre à cette agréable surprise...

Clara continuait de regarder son misérable époux avec un air de douloureux reproche.

Tout à coup, elle redressa la tête et, avec un geste altier, elle dit froidement :

— Je ne suis pas la sœur de cet homme... Je suis sa femme !

L'ex-colonel devint pâle comme un mort.

La fille de Monsieur Elmwood se leva d'un bond, horrifiée, et elle s'écria :

— Que signifie tout ceci ?... Veuillez vous expliquer, Jean !

— Jean ? répéta la comtesse. Mon mari s'est donc présenté à vous sous un faux nom ?

— Comment ? s'exclama la jeune Américaine. N'est-il pas le comte Jean Veilement ?

— Non, Mademoiselle, répondit Clara. La vérité est tout autre... Mon mari s'appelle Ferdinand Esterhazy, ex-colonel de l'armée française...

Un cri d'angoisse et de stupeur s'échappa des lèvres de la pauvre Eddy. Monsieur Elmwood, qui s'était levé lui aussi, avait grand'peine à contenir son indignation.

— Cet homme m'a abandonnée après avoir dissipé tout l'argent que je possédais, reprit la comtesse sur un ton implacable. Et non seulement il m'a abandonnée, mais il a également abandonné nos deux enfants !

Les yeux de la jeune fille s'étaient remplis de larmes.

Ah !... Quelle amère déception !

— Donc, tout cela est vrai, n'est-ce pas ? s'écria tout à coup l'Américain en fixant sur le traître un regard étincelant de fureur et d'indignation. Vous n'êtes qu'un vulgaire imposteur ?... Un bandit qui a abusé de notre confiance et de l'amitié que nous avons eu l'imprudence de vous accorder ?

L'ex-colonel continuait de sourire avec cynisme. Les insultes l'avaient toujours laissé indifférent. Du reste il avait déjà touché le chèque de cinquante mille francs que Monsieur Elmwood lui avait donné de sorte que, de

toute façon, il avait fait une bonne affaire.

— Vous n'avez même pas le courage de réagir quand je vous dis que vous êtes une canaille ? reprit Monsieur Elmwood en haussant le ton. Je vous félicite !... Vous êtes donc non seulement un bandit mais encore un lâche !

Ce disant, l'Américain prit sa fille par la main et s'éloigna avec elle.

L'ex-colonel n'avait même pas sourcillé aux dernières paroles qui lui avaient été adressées. On aurait dit qu'il ne les avait même pas entendues.

L'instant d'après, il se trouvait seul avec sa femme.

— Maintenant, nous allons pouvoir causer tout à notre aise, dit-il d'une voix sourde. Viens avec moi dans ma chambre...

La comtesse le suivit sans dire un mot. Quand ils furent dans la chambre du misérable, ce dernier donna libre cours à sa colère et il se mit à accabler sa malheureuse épouse des plus grossières injures. La pauvre femme ne daigna point répondre et elle demeura immobile, s'efforçant de conserver une attitude impassible, malgré l'effroyable douleur morale à laquelle elle était en proie.

— Sotte créature que tu es !... Damnée idiote ! rugissait le traître, hors de lui. Tu peux te vanter d'avoir fait une chose de génie !... Pourquoi diable as-tu éprouvé le besoin de venir me démasquer juste au moment où je me trouvais avec des personnes qui auraient pu m'être utiles ?... Ah, ciel !... Quand pourrai-je être définitivement débarrassé de ton odieuse présence ?

— Lâche !

— Tes insultes ne me touchent pas, car tu n'es pas digne de moi !

— Que veux-tu dire ?

— Crois-tu donc que je ne sois pas au courant de

tes récentes aventures ?... Je sais bien que tu as été en prison pour vol !

— Et tu as l'audace de me jeter cela à la figure ?...
Toi ?

— Ce n'est pas vrai, peut-être ?

— S'il est vrai que j'ai été en prison, il n'est pas moins vrai que je suis innocente du vol dont j'ai un moment été soupçonnée... Et cela, tu le sais très bien aussi !

Esterhazy eut un horrible éclat de rire.

— En somme, où veux-tu en venir ? s'exclama-t-il. J'espère bien que ta dernière déception sera suffisante pour te faire comprendre qu'il serait inutile de continuer à me harceler et à me poursuivre comme tu l'as fait jusqu'à présent ?

— Quand à cela, tu peux être tranquille... Je n'espère plus rien de toi et je ne peux plus éprouver aucun autre sentiment que du mépris à ton égard...

— Tant mieux !... Cela est pour moi une grande consolation ! répliqua le misérable.

Et il se mit à marcher à grands pas à travers la chambre.

— Tout est fini entre nous, reprit Clara, — mais avant de m'en aller, je veux te répéter encore une fois que tu es le dernier des lâches !

— J'espère que tu n'éprouveras pas le besoin de me le répéter encore une troisième fois... Est-ce que tu as encore quelque chose à me dire ?

— Non... Adieu !

— Que le diable t'emporte !

Réprimant le gémissement d'angoisse qui était sur le point de s'échapper de sa gorge, la malheureuse se dirigea vers la porte et sortit de la pièce sans rien ajouter.

Esterhazy demeura immobile durant quelques instants, puis il hocha la tête en murmurant :

— Je n'aurais pas pensé qu'elle se serait comportée de cette façon... Je m'attendais à une crise de larmes et aux supplications habituelles... On dirait qu'elle a changé de caractère depuis la dernière fois que je l'ai vue !... Eh bien, tant mieux !... Maintenant je suis débarrassée d'elle et je vais pouvoir être tranquille... Seulement, c'est bien ennuyeux que, par sa stupide maladresse, elle m'ait fait perdre l'amitié de cet excellent Monsieur Elmwood !... Je ne peux plus me présenter devant lui ni devant sa fille, maintenant... Il vaut mieux que je quitte cet hôtel tout de suite...

Et, après avoir allumé une cigarette, le misérable se mit à préparer ses bagages.

Une demi-heure plus tard, il descendait au bureau de l'hôtel et demandait sa note.

— Monsieur part tout de suite ? lui demanda le clerc.

— Oui...

Et, après avoir réglé le montant de son compte, le méprisable aventurier fit descendre ses bagages et monta en voiture.

— En somme, se disait-il avec un révoltant cynisme, je n'aurai aucune raison de garder un mauvais souvenir de mon séjour dans cet hôtel... J'y ai passé quelques semaines fort agréables en compagnie de cette charmante Eddy et je pars plus riche que je suis arrivé... Que faut-il de plus ?

CHAPITRE CCCLXIII

LE FAUX AMI.

Quand Lucie Dreyfus reprit ses sens, elle ne parvint pas à se rappeler tout de suite ce qui lui était arrivé, Regardant autour d'elle avec un air éperdu, elle balbutia :

— Où suis-je ?

Mais, quand elle s'aperçut de la présence du commandant du Paty, elle se souvint tout à coup de la terrible scène qui s'était déroulée à la gare.

Cet homme qui l'avait arraché à la fureur de la foule était un des pires ennemis de son mari, un des principaux responsables de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur Alfred et sur elle-même.

Faisant un effort surhumain, l'infortunée parvint à se lever.

— Je vous remercie, commandant, dit-elle en tendant la main à l'officier. Ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui mérite ma gratitude... J'oublierai le passé...

Et elle fit mine de se diriger vers la porte.

Mais le commandant s'empressa de la retenir et s'exclama sur un ton de grande sollicitude :

— Je vous prie de bien vouloir attendre encore un instant, Madame... Vous avez besoin de vous reposer un

peu et de reprendre votre calme... Que puis-je vous offrir ?

Lucie aurait voulu refuser, mais du Paty appela son domestique et lui ordonna d'apporter des liqueurs.

La malheureuse accepta un verre de cognac. Elle en avait d'ailleurs besoin, car son organisme était dans un état d'épuisement tel qu'elle pouvait à peine se tenir debout.

Quelques instants plus tard, elle fit de nouveau mine de se retirer.

— Mais pourquoi voulez-vous donc vous en aller si vite, Madame ? s'exclama le commandant. Restez donc encore un peu... J'ai quelque chose à vous dire...

— Vraiment, je ne pense pas que ce soit nécessaire, commandant... Je ne vois pas du tout ce que nous pourrions avoir à nous dire !

— Bien des choses !... Je voudrais, tout d'abord, essayer de dissiper le malentendu qui existe entre nous. Votre amitié me ferait grand honneur et...

La jeune femme l'interrompit vivement.

— Ne parlons pas de ces choses, je vous en prie ! fit-elle.

Mais du Paty insista avec exaltation.

— Madame ! s'écria-t-il. Je vous assure que je ferais n'importe quoi, que je consentirais à n'importe quel sacrifice pour vous tirer de la pénible situation dans laquelle vous vous trouvez... Vraiment, je vous admire !... La foi que vous avez en l'innocence de votre mari m'émeut au delà de toute expression !

Lucie fixa sur lui un regard altier.

— Pourquoi ne devrais-je point avoir une foi inébranlable en l'innocence de mon mari ? dit-elle, puisque j'ai la certitude de ce qu'il n'a commis aucune faute !

L'officier fit semblant de ne pas avoir compris les

paroles que la jeune femme venait de prononcer avec tant de fermeté.

— Malheureusement, reprit-il, vous dépensez toute votre énergie à combattre pour une cause qui est désormais perdue... Et, comme je suis votre ami sincère, je ne saurais trop vous conseiller de renoncer à cette lutte inutile qui finirait par épuiser complètement vos forces...

— Je ne saurais considérer ceci comme un conseil d'ami ! répliqua Lucie.

— Oh ! Madame !... Doubteriez-vous encore de mon amitié ?

— Je ne veux pas dire cela... Mais personne ne pourra jamais me persuader de renoncer à la seule espérance qui me donne encore le courage de vivre et la force de supporter mes souffrances...

— Je me crois obligé d'insister, Madame, et de vous répéter que votre espérance n'a plus de raison d'être... Malheureusement, personne ne saurait plus sauver votre mari de son triste sort...

Madame Dreyfus eut un sourire ironique.

— Je suppose que votre qualité d'officier d'Etat-Major vous oblige à vous exprimer ainsi, commandant, fit-elle. Mais moi, je ne suis pas du tout de cet avis... Du reste, je suis persuadée de ce que vous êtes tout aussi enclin à dire pour vous empêcher de le dire !

La voix de la jeune femme était toute vibrante d'émotion et de mépris.

Du Paty baissa la tête sans répondre.

— En condamnant mon mari, la justice militaire a commis une erreur impardonnable et il faudra bien que cette erreur soit publiquement reconnue un jour ou l'autre ! dit encore l'épouse du martyr.

— Je vous conjure de ne point vous agiter ainsi,

Madame !... Gardez votre calme, je vous en prie !

— Comment pourrais-je garder mon calme alors que je vis dans des tourments et un désespoir continuel ? gémit la malheureuse d'une voix sourde. Mais n'en parlons plus, commandant !... Vous êtes un ennemi de mon mari !... Je sais fort bien que vous êtes un de ceux qui veulent à tout prix éviter une révision de son procès !

— Je me permettrai de vous faire remarquer que vous êtes dans l'erreur, Madame !... Et, pour vous le démontrer, je vous donne ma parole d'honneur de ce que je vais faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour améliorer le sort de votre mari...

Il s'interrompit un instant, puis il ajouta en baissant un peu la voix :

— Et ce sera pour vous que je ferai cela, Madame... A seule fin de mériter votre amitié...

— Mon amitié ? s'exclama Lucie sur un ton dédaigneux. Quel besoin avez-vous de mon amitié ?

— Vous doutez sans doute de ma sincérité ?

— Comment pourrais-je ne pas en douter, commandant ?... N'êtes-vous pas allé jusqu'à m'accuser d'avoir été complice de mon mari, lors de sa tentative d'évasion à l'Ile du Diable ?

— Vous m'accusez à tort, Madame !... Vous n'ignorez pas que j'avais reçu l'ordre de me charger de l'enquête qui a dû être menée au sujet de cette affaire... Pouvais-je éviter de me conformer aux ordres de mes supérieurs ?

— Il vaut mieux que nous mettions fin à cette conversation, commandant... Voulez-vous me reconduire jusqu'à la sortie ?

Pour toute réponse, du Paty s'avança vers la jeune femme.

— J'espère que vous n'allez pas me quitter de cette façon ! fit-il, sans même quelques paroles de réconciliation !

Elle ne répondit pas. L'officier lui prit la main et la serra avec force. Une lueur de passion intense venait d'apparaître dans ses yeux.

A cet instant, le domestique de l'officier apparut, annonçant la visite du capitaine Alliers, qui venait parler au commandant au sujet d'une urgente affaire de service.

— Veuillez m'excuser un instant, Madame, dit l'officier. Je reviens tout de suite...

— Je n'ai aucune raison de m'attarder plus longtemps ici, répondit Lucie. Je vais donc me retirer...

Du Paty ne retint qu'à grand peine une exclamation de dépit.

— Comme vous voudrez, murmura-t-il sur un ton de mauvaise humeur. Je vais envoyer mon domestique vous chercher une voiture pour vous reconduire chez vous... Mais je suis vraiment navré de vous voir partir ainsi, sans m'avoir dit un mot d'amitié ou de réconciliation...

La jeune femme lui tendit la main et répondit simplement :

— Je vous remercie encore une fois de ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui, commandant...

Là-dessus, elle se retira et, un quart d'heure plus tard, elle montait l'escalier de sa propre maison.



CHAPITRE CCCLXIV

UNE NOUVELLE AMITIE.

Chaque matin, Mathieu Dreyfus dépouillait son courrier avec impatience, dans l'espoir d'y trouver une lettre de Brigitte. Mais jusqu'à ce jour, la jeune veuve de Fritz von Stetten n'avait pas donné signe de vie.

Le jeune homme vivait dans une anxiété indicible qui le rendait de plus en plus triste et de plus en plus nerveux.

A certains moments, il lui arrivait même de douter de l'amour de Brigitte, pensant qu'elle devait l'avoir oublié.

Ce matin-là, il sortit de chez lui encore plus triste que d'habitude, se dirigeant vers le bureau de l'avocat Laborie.

Mais l'éminent homme de loi n'était pas chez lui et Mathieu fut reçu, non pas par la vieille dame qui, depuis de nombreuses années, servait de secrétaire à l'avocat mais par une charmante et jolie jeune fille qui l'accueillit avec son plus gracieux sourire.

— L'ancienne secrétaire est donc partie ? demanda le jeune homme.

— Oui, et c'est moi qui la remplace, Monsieur, répondit la nouvelle employée. Que désirez-vous ?

Au lieu de répondre, Mathieu demanda encore :

— Vous venez seulement d'être engagée par Maître Laborie, Mademoiselle ?

— Oh ! non, Monsieur ! Il y a déjà trois ans que je travaille ici, mais, auparavant, j'étais dans les bureaux du deuxième étage... Maintenant, je viens d'être transférée ici...

— Dans ce cas, j'aurai souvent le plaisir de vous revoir...

— Sans doute, Monsieur...

— Et, comment vous appelez-vous, Mademoiselle ?

— Nini Bertholet...

Mathieu se présenta à son tour. Cette jeune fille lui plaisait beaucoup. Jamais la beauté d'une femme n'avait fait une telle impression sur lui depuis qu'il connaissait Brigitte.

Et... n'était-elle pas encore plus belle que Brigitte ?

Pourquoi donc, aurait-il dû se tourmenter en pensant sans cesse à celle qui l'avait oublié ?

Peut-être, en cette triste période de sa vie, Mathieu Dreyfus éprouvait un violent besoin d'être aimé et de s'entendre adresser des paroles tendres, caressantes et affectueuses.

Il ne demandait qu'une sincère amitié... peut-être un amour qui illuminerait un peu l'aride obscurité qui avait envahi son âme.

Après une assez longue pause, il s'adressa de nouveau à la jeune employée et lui demanda :

— Etes-vous au courant de l'affaire Dreyfus, Mademoiselle ?

— Oui... C'est moi qui ai copié tous les documents judiciaires et tous les dossiers relatifs au procès...

— Par conséquent, vous savez tout ?

— Forcément, Monsieur...

— Bien... Et, dites-moi, Mademoiselle : Qu'en pen-

sez-vous?... Quelle est votre opinion personnelle au sujet de cette affaire ?

— Je suis persuadée de ce que votre frère est innocent, répondit la jeune fille sans hésiter.

— Dois-je réellement croire à la sincérité de cette opinion, Mademoiselle ?

— En en doutant, vous m'offenseriez... Et j'ajouterais que vous ne devez pas renoncer au noble combat que vous avez soutenu jusqu'à présent en faveur de votre frère... Le jour viendra où vos peines seront finalement couronnées de succès...

Mathieu la regarda avec étonnement.

— Vous parlez avec beaucoup de conviction, Mademoiselle ! remarqua-t-il.

— J'ai confiance en votre juste cause, voilà tout...

Le frère du martyr hocha la tête avec un geste d'admertume infinie.

— Ah ! soupira-t-il. Vous ne sauriez imaginer à quel point cette attente interminable est énervante, Mademoiselle ! murmura-t-il en baissant les yeux.

— Vous êtes un homme et vous ne devriez pas perdre courage...

— Oui... Mais le temps passe et nous n'obtenons toujours aucun résultat..

— Le jour de la réhabilitation de votre frère viendra... Il doit venir !

— Je l'espère aussi... Mais, en même temps, je ne puis m'empêcher de me demander avec terreur combien de temps mon pauvre frère pourra encore supporter ses souffrances...

D'un geste impulsif, la jeune fille posa sa main sur celle de Mathieu et murmura :

— Courage, Monsieur Dreyfus !

— Oh !... Ce n'est pas le courage qui me manque ! Ce qui m'attriste, c'est de penser aux souffrances de ce

pauvre martyr !... Moi, je peux bien résister, mais lui, le pourra-t-il ?

— Dieu lui donnera la force nécessaire pour surmonter cette terrible épreuve...

— Vous croyez ?

— J'en suis persuadée ! répondit la jeune employée avec conviction.

Mathieu leva de nouveau les yeux vers elle et se mit à la regarder avec une expression de gratitude infinie.

C'était la première fois qu'il voyait cette jeune fille, et pourtant, les paroles encourageantes qu'elle lui adressait lui apportaient un réconfort inattendu.

Pourquoi n'aurait-il pas du espérer ?

Désormais, Brigitte l'avait oublié... Pouvait-il continuer de lui dédier toutes ses pensées et toutes ses espérances de bonheur ?

La jeune secrétaire de Maître Laborie n'était-elle pas encore plus jolie ? Ne lui avait-elle pas déjà démontré qu'elle possédait une âme infiniment bonne et un cœur généreux ?

A ce moment, la pendule qui était dans le bureau sonna cinq heures.

— Ma journée de travail est finie ! s'exclama la jeune fille en se levant.

— Et, qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Je vais rentrer chez moi, répondit-elle en souriant.

— Et si je vous demandais la faveur de me permettre de vous accompagner ? Je voudrais vous dire encore quelque chose, Mademoiselle...

— S'agit-il de quelque chose que je devrai répéter ensuite à Maître Laborie ?

Mathieu sourit.

— Peut-être... Mais il ne s'agit pas seulement de cela...